

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 6.

QUEBEC, 25 JANVIER, 1845.

No. 3.]

Mélanges Littéraires.

LA PRINCESSE MARCHANDE DE TABAC.

Ce matin là, de bonne heure, M. Arnault, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sortit de l'Institut qu'il habitait, et se mit à flâner le long des quais, non sans stationner à tout moment, devant les étalages des bouquinistes. Il ne tarda point à faire rencontre d'un homme de petite taille, un peu replet, les cheveux légèrement poudrés, et tellement absorbé dans la contemplation d'un in-folio, qu'il n'aperçut point d'abord l'auteur de *Marius à Minturnes*. En outre du volume gigantesque qui le préoccupait, la bibliophile était, à la lettre, cuirassé de livres depuis les aisselles jusqu'aux talons. Ses énormes poches larges et qui tombaient presque à terre, avaient déjà englouti six in-quarto et onze in-octavo. Il tenait en outre à la main un paquet de petits in-douze, et il appela le bouquiniste pour faire marché avec lui de l'in-folio qu'il examinait et qui n'était rien moins que la bonne édition de l'*Art de vérifier les dates*.

Le vieux marchand accourut, casquette bas, et demanda vingt francs de l'ouvrage, non sans faire observer que cet exemplaire était dans un parfait état de conservation. L'amateur ne répondit que par un petit sourire, tira de son gousset deux pièces de cinq francs, c'est-à-dire moitié du prix demandé, et les présenta au bouquiniste qui les prit sans hésiter, et répliqua :

— Je vous enverrai cela tantôt, monsieur Boulard. A laquelle de vos maisons voudra-t-il le porter ?

M. Boulard, écrivit le numéro de la maison (il en avait douze pleines de livres) sur un petit morceau de papier, et se disposait à aller fouiller un tas de brochures qu'il guettait de l'œil, à l'autre extrémité de l'étalage, lorsque M. Arnault vint lui barrer le chemin.

— Je voudrais bien vous donner la main, mais la chose ne me paraît guère possible, dit le secrétaire perpétuel de l'Académie avec le caustique sourire qui lui était habituel, et en jetant les yeux sur les paquets de livres que tenait M. Boulard.

Celui-ci, sans se dessaisir de ses précieux achats, posa sur le parapet son parapluie, tendit sa main, couverte d'un gros gant vert, à M. Arnault et répliqua gaîment :

— Vous le voyez, je fais ma petite chasse de chaque matin. Que voulez-vous ? On ne réimprime plus d'in-folio, et si quelques bibliophiles ne les sauvent pas de leur destruction, bientôt ce majestueux format disparaîtra comme ont disparu les races antédiluviennes des animaux. J'éprouve donc une véritable joie, quand je puis en acquérir quelques-uns et les mettre en sûreté chez moi.

— Cet hospice de la vieillesse doit être bien peuplé ? demanda M. Arnault.

— Ah ! reprit le bibliophile avec orgueil, sur les cinq cent mille volumes, il y en a au moins deux cent mille in-folios.

M. Boulard, tout en devisant, avait machinalement entr'ouvert un volume qui se trouvait sous sa main ; puis il l'avait feuilleté, puis il l'avait ouvert tout-à-fait ; puis il avait regardé la date imprimée au bas du titre, non sans vérifier le nom du typographe, et enfin le titre lui-même. Il commençait à oublier le secrétaire perpétuel de l'Académie Française, et cette préoccupation du La Fontaine des bibliophiles amusait beaucoup le malicieux Arnault, lorsqu'une vieille femme qui semblait sortir de dessous les pavés salua le bibliophile d'un maigre :

— Bonjour mon cher monsieur Boulard !

A la vue de la créature assez laide, le pauvre savant, cet excellent homme, le plus poli et le plus doux que l'on pût voir, éprouva les symptômes d'une vive contrariété. Il répondit froidement, reprit son parapluie, laissa là le livre qu'il convoitait, et s'éloigna, sans même prendre congé de M. Arnault.

La vieille femme courut à lui et passa son bras sous le bras de sa victime.

— Mon cher monsieur, fit-elle, vous me négligez tout-à-fait. Voilà dix fois que je vous écris sans recevoir de réponse. Vraiment, vous ne rendez pas à mon rang et à ma haute naissance ce qui leur est dû.

M. Boulard jeta un regard de détresse sur M. Arnault qui le suivait de loin, en riant.

M. Arnault prit pitié de sa vieille connaissance, pressa le pas, et rejoignit le bibliophile au moment où il se trouvait en face de l'aile droite de l'Institut.

— Monsieur Boulard, dit-il, madame vous fait oublier que vous déjeunez avec moi. Ma femme vous attend, venez.

M. Boulard chercha à glisser son bras hors des étreintes de la bavarde ; mais le paquet de brochures qu'il tenait à la main arrêta le poignet du bibliophile au passage, et il n'eut point le cœur de laisser tomber le précieux fardeau, d'autant plus qu'une boue noire couvrait le pavé et aurait indignement souillé cette collection du *Journal de Prudhomme*. Il tira son bras, la vieille femme resserra le sien ; il salua de la tête ; elle ne s'arrêta point dans sa harangue ; il dit cinq ou six fois :

— Monsieur Arnault m'attend ! Monsieur Arnault m'attend !

L'impitoyable causeuse n'en continua que plus vite et plus haut ses interminables doléances.

— C'est une injustice ! une honte ! disait-elle. Moi ! moi ! Le gouvernement me traiter ainsi ! M. Boulard, qu'en dites-vous ? Vous êtes indigné n'est-ce pas ?

Sa voix glapissait d'une façon si aiguë, ses gestes, son costume offraient tant d'étrangeté que les passants commençaient à s'arrêter pour considérer le singulier spectacle qu'offrait le vieillard, chargé de livres, et l'étrange satellite qui le tenait captif et l'assourdissait de ses cris. M. Boulard reculait peu à peu et s'avancait insensiblement vers la porte de l'Institut. A la fin, il toucha à cette porte, se dégagea le bras par une vive secousse, franchit la porte, et la repoussa vivement derrière lui. Il fallut voir alors la colère de celle à qui son prisonnier venait d'e-

chapper. Elle accabla d'injures le digne homme, menaça le concierge qui ne voulait point lui ouvrir, et se tourna vers la populace qui l'entourait pour tenir cent propos étranges dans lesquels elle mêlait les noms de Mme la duchesse d'Angoulême et celui de la famille de Condé. Cela dura dix minutes, environ, après lesquelles enfin, la criarde furieuse quitta la place suivie d'un glorieux cortège de gamins, qui trouvaient amusant de la saluer d'une nouvelle bordée de huées et d'y joindre, en guise d'*ultima verba* et de coup de l'étrier, une grêle de trognons de pommes.

L'héroïque creature fit preuve de grand cœur, se retourna vers l'ennemi, au lieu de fuir, chargea la horde des petits lazzaroni, et finit par faire un prisonnier sur les joues rouges duquel elle appliqua deux soufflets. Tout en riant du sort du vaincu, ses camarades vinrent à son secours; on saisit la terrible vieille, on la houspilla, et Dieu sait où se seraient arrêtés les mauvais traitements de la populace, toujours si disposée au mal, sans une intervention inattendue, et qui rappelait merveilleusement le *Deus ex machina* des anciens. Une riche voiture que le hasard amenait près de cette scène tumultueuse, s'arrêta tout-à-coup. Il en descendit précipitamment un vieillard, décoré de plusieurs ordres, qui s'élança au secours de l'héroïne. Deux laquais le secondèrent, le cocher jura du fouet, et ses efforts réunis enlevèrent la prisonnière à ceux qui la jetaient les uns aux autres, comme on fait d'un volant. Mais hientôt, revenus de la première surprise causée par cette attaque imprévue, les polissons voulurent ressaisir leur proie. On empêcha le vieillard et sa compagnie de monter dans sa voiture; on coupa les traits des chevaux, on brisa les roues; le cocher, renversé de dessus son siège, tomba rudement sur le pavé, et les pierres commencèrent à siffler, au lieu des trognons de pommes. Il ne resta d'autre ressource aux défenseurs de l'inconnue que de se réfugier dans l'intérieur de l'institut. Le concierge ne voulait point d'abord ouvrir, mais quand le vieillard lui eut dit son nom et son titre, le digne cerbère s'empressa d'obéir, et d'opposer aux polissons le rempart de sa porte, même comme il l'avait fait naguère pour protéger M. Boulard contre la vieille. Pendant ce temps-là, les militaires du poste voisin accoururent, le fusil sur l'épaule, et forcèrent ses assaillants à s'éloigner. Profitant de ce moment d'armistice, le cocher emmena, au pas, sa voiture boiteuse.

Tandis que ces scènes et ces combats se passaient, M. Boulard, assis à la table de M. Arnault, tâchait de retrouver sa sérénité habituelle, ce que l'excellent homme ne tarda point à obtenir. Débarrassé de la compagnie qui s'était attachée désagréablement à lui, il n'en savourait même que mieux le calme qui régnait maintenant autour de lui, et l'excellent déjeuner qu'il faisait; car en sa qualité de poète, M. Arnault était gourmet... Tout-à-coup, on entendit tinter violemment la sonnette. Un domestique se hâta d'ouvrir, et, presque aussitôt deux personnes entrèrent dans la salle à manger. C'était le vieillard, descendu tout-à-l'heure de sa voiture, et celle qu'il avait si chevaleresquement protégée. M. Boulard laissa tomber de ses mains le verre qu'il portait à ses lèvres, et M. Arnault courut avec empressement vers le nouveau venu, car c'était M. le marquis de **, pair de France, à la protection et à l'amitié duquel il avait dû surtout sa rentrée en France, lorsqu'un ordre royal le tenait, en 1815, exilé à Bruxelles.

— Monsieur, dit le marquis, vous excuserez l'irrégularité de ma visite, puisqu'il s'agit de se voir Mme la comtesse de Mon-Car-Zain.

Il déposa doucement, sur un fauteuil, la vieille femme qu'il soutenait évanouie dans ses bras, et se mit à lui prodiguer, avec l'empressement le plus respectueux, des secours qui ne tardèrent pas à ranimer la mourante. Le premier soin de celle-ci, en revenant à elle, fut d'essuyer son rouge pour se donner une intéressante pâleur; puis elle promena languissement les yeux autour d'elle, tourna la prunelle et retomba sans connaissance. Le marquis se désespérait et s'inquiétait;

mais M. Arnault, avec sa malicieuse brusquerie, saisit une carafe pleine d'eau et inonda tellement la comtesse qu'elle revint à elle sur-le-champ et perdit tout-à-fait la fantaisie d'avoir des vapeurs et des syncopes. Elle déclara même, après avoir jeté sur M. Boulard un regard de colère et sur M. Arnault un coup d'œil de crainte, qu'elle se sentait assez bien pour régagner son logis. Le marquis prit aussitôt son chapeau et lui présenta le bras : elle le refusa, demanda qu'on envoyât chercher un fiacre, monta dans la voiture de louage, après avoir été conduite jusqu'au marche pied par son chevalier, tête-nue, qui la pria de lui permettre d'aller savoir le lendemain de ses nouvelles.

— Pauvre femme ! soupira le marquis en suivant la voiture des yeux. Pauvre ! répéta-t-il.

Puis se retournant vers M. Arnault et vers M. Boulard :

— Vous voyez, messieurs, un des exemples les plus douloureux de la fatalité. Si vous saviez l'histoire de cette infortunée, si vous connaissiez son nom ?

— Mais M. Boulard connaît, je pense, cette dame, interrompit M. Arnault avec son sourire plein de malice et de moquerie. Si je ne me trompe, elle l'a tout à l'heure accosté sur le quai.

— Je connais, en effet, cette dame, répondit le bibliophile. Voici comment j'en ait fait renconrre. Je me trouvais à Orléans il y a plusieurs années : j'entrai dans un débit de tabac pour y renouveler ma provision. La personne qui tenait le comptoir était précisément celle à qui Monsieur le marquis vient de donner le titre de comtesse. Je m'amusai à feuilleter les vieux papiers destinés à être transformés en cornets. Jugez de ma surprise et de ma joie ! J'y trouvai une de ces brochures sans prix pour les bibliophiles, un petit livre imprimé chez le duc de Bourbon, qui se piquait, vous le savez, d'être un habile typographe : *le Véritable Tarif de ces Dames et de ces Demoiselles*, en un mot. J'eus la faiblesse de laisser voir l'admiration que me causait cette trouvaille et d'en appliquer l'origine aristocratique à la marchande de tabac. Alors la vieille femme, qui m'avait d'abord abandonné la brochure, moyennant dix sous, l'arracha de mes mains, s'écria que c'était pour elle une précieuse relique, et ne voulut accepter aucune des propositions que je lui fis. En vain je lui présentai ma bourse pleine d'or, en vain je me suis mis presque à ses pieds, elle refusa tout.

Il fallut m'en aller sans le précieux pamphlet. Cependant, messieurs, je ne pouvais point laisser perdu, méconnu, un livre de cette valeur, un exemplaire sans doute unique au monde, car M. le prince de Bourbon ne tirait ses productions typographiques qu'à quatre exemplaires : l'un était destiné à une dame célèbre, le second à M. le comte de Provence, le troisième était envoyé à M. le comte d'Artois, qui rédigeait parfois le texte, et le dernier restait dans la bibliothèque du Prince-Imprimeur. Enfin, comme pour ajouter encore plus de rareté au trésor que je convoitais, trois des exemplaires avaient été déchirés des propres mains de Louis XVI, indigné de quelques plaisanteries dirigées, dans l'opuscule, contre plusieurs dames de la cour. Je ne pus dormir de la nuit. Je revins le lendemain matin chez la marchande de tabac. Rien ne put la séduire, rien ne put l'émeouvoir. Enfin, tandis qu'elle servait un de ses chalandis qui venait acheter du tabac chez elle, je jetai vingt-cinq louis sur le comptoir, je saisis la brochure, et je pris la fuite comme un véritable voleur que j'étais.

A peine arrivé à l'auberge, je m'élançai dans ma voiture, à laquelle des chevaux de poste se trouvaient heureusement attelés ; car, avant d'aller essayer une nouvelle tentative près de la marchande de tabac, j'avais ordonné de tout préparer pour mon départ, retardé depuis la veille, dans le seul but de tâcher d'acquiescer la relique de typographie. Grâce à Dieu, je pus l'emporter sans entraves et arriver à Paris avec ce volume sans pareil, qui fait l'admiration et la jalousie de tous ceux qui aiment les livres.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 25 JANVIER, 1845.

Les choses et les hommes.

EXAMINÉS A VUE D'OISON.

SALMIGONDIS.

UN DINER DE NOEL.

(SUITE.)

— S'il vous en souvient, lecteur, nous avons laissé les aimables convives de Son Excellence Sir Charles Metcalfé buvant la santé de leur hôte après une scène des plus inconvenantes. Je vais encore une fois lever le rideau et vous faire assister à cette comédie dont les acteurs sont rira à leurs dépens plus encore que ceux des théâtres ; mais ils s'en consolent aisément en songeant que du moins ils sont mieux payés que leurs confrères et qu'après tout dans la comédie du gouvernement c'est le public qui surtout est joué.

— Je continue.

MR. DALY *s'approchant de Mr. Papineau.*— Ah mon Dieu, quelle scène ! Quelles peines il me faut prendre pour entretenir la bonne harmonie, pallier les humeurs ; cela seul me donne plus de tourment que toutes les affaires de mon département !

MR. PAPINEAU.— Hein ? Vous voudriez diviser le Canada en départements ? Ce serait très judicieux ; ce mode-là a été adopté en France et l'on s'en félicite beaucoup. Mais pour le moment il y a tant d'autres affaires.

MR. DALY.— Mon cher monsieur Papineau, nous ne nous entendons pas.

MR. PAPINEAU.— Pardon, pardon ; ce ne sont que de petits nuages éphémères ; j'espère que la meilleure harmonie régnera désormais parmi nous. Vous savez que l'Union fait la force.

MR. DALY.— Eh ! c'est ce que j'ai toujours dit. Voyez donc où nous en serions aujourd'hui sans l'union des deux provinces ? Où serait notre glorieuse majorité ? mais je ne reviens point de mon trouble ! ces scènes-là m'épouvantent, me font un mal affreux, me bouleversent. Je suis sûr que j'en ai l'air tout bête. Ne me trouvez-vous pas bien changé ?

MR. PAPINEAU.— Non vous m'e paraissez toujours le même.

MR. DALY.— Pourtant je me sens tout altéré.

MR. PAPINEAU.— Vous avez soif ? Cela se comprend ; les discussions, la chaleur... tenez voici de l'excellent vin de château Margaux très rafraîchissant.

MR. DALY.— Ah mon Dieu ! quel supplice. Que ces maudits journalistes sont bêtes ; que ces gueux de membres de l'opposition sont imbéciles ; ils envient ma position ; ils croient que je suis sur un lit de roses ! Hélas ! que je suis malheureux de n'être pas instruit ; de ne savoir écrire, passablement ; de n'avoir pas de métier ; je me mettrais professeur, clerc de bureau, éditeur, commis, forgeron ; je n'aurais pas tant de tribulations ! mais enfin n'ayant pas d'autres ressources il faut bien rester ministre. Jadis c'était encore une profession qui avait ses agréments ; mais avec le gouvernement responsable, la critique des papiers publics, les élections contestées, c'est un épouvantable enfer....

MR. PAPINEAU.— Mon cher monsieur Daly, vous connaissez mes idées politiques ; je sais comme vous que le gouvernement responsable est impossible ; mais

il faut bien faire marcher le vaisseau de l'état. Autant ce pavillon-là qu'un autre; si nous ne l'arborions point le peuple nous prendrait pour des forbans. Hé ! hé ! hé ! (Il rit.)

MR. DALY (*à part.*)—Forban ? que veut dire ce mot là ? C'est probablement quelque synonyme de ministre irresponsable ; mais il ne s'agit point de cela. Il se fait tard ; Son Excellence est fatiguée et nous n'avons point encore parlé d'affaires ; il faut amener la conversation sur l'essentiel. (Haut.) Messieurs je serais d'avis....

MR. HIGGINSON *riant aux éclats !* (Il a l'air un peu échauffé.) — Ecoutez Ecoutez !

SIR ALLAN McNAB.—Hear ! hear ! hear !

MR. VIGER.—Quoi ! quoi ! dites-moi donc de quoi il s'agit... afin que je puisse donner mon opinion, car vous savez messieurs que je tiens particulièrement à ne rien décider sans...

MR. DRAPER.—Silence.

MR. VIGER.—Mais je réclame un droit...

MR. PAPINEAU.—Que signifie tout ceci ?

MR. VIGER.—Je persiste... c'est un droit que je réclame comme sujet....

MR. HIGGINSON.—Silence, écoutez : Mr. Daly a un avis. Hear ! hear !

Son Excellence lâche un éclat de rire, mais une vive douleur lui fait presque en même tems jeter un cri.

MR. DALY.—Eh bien mesieurs, je serais d'avis de parler un peu d'affaires. Ne pourrions-nous pas nous occuper un instant de la liste civile et du projet de dépenses que nous allons proposer au parlement. C'est là un sujet qui peut ou assurer ou renverser notre pouvoir.

MR. VIGER.—En effet ; de tems immémorial c'est à l'état des finances d'un gouvernement qu'on a reconnu la bonne ou la mauvaise administration et les secousses populaires ont généralement pris naissance à la suite de mesures ou de discussions qui touchaient à la prospérité de la nation, au trésor public.

UN AIDE-DE-CAMP.—J'aimerais bien savoir pourquoi on appelle *public* un trésor auquel ne touchent que les amis du gouvernement.

LE DOCTEUR.—Eh ! mon cher, c'est parceque tout le monde y verse quelque chose.

L'AIDE-DE-CAMP.—Tiens ; comme j'étais simple ; ce que c'est que de ne point étudier la science du gouvernement.

MR. SMITH —Mr. Daly a raison il faut s'occuper de choses sérieuses ; or il n'est je crois rien de plus sérieux que l'argent. C'est ici qu'il faut du tact, du jugement, de la prudence et l'habileté la plus consommée ; c'est moi qui me charge de cette affaire-là. Si vous le permettez mes chers collègues, je préparerai un plan et je vous le soumettrai.

MR. VIGER.—Il me semble que cela m'appartiendrait, mon expérience et mon âge me donnent ce me semble droit à prendre l'initiative de cette mesure importante. Sans vouloir mettre en doute, chose que je ne me permettrais avec personne, les connaissances de mon honorable ami le procureur-général ; je dirai que la jeunesse est prodigue ; on ne connaît la valeur de l'or qu'au moment où l'on va le quitter. Tenez, moi je me donnerai pour exemple ; on ne se fait point d'idée des sommes que j'ai gaspillées jusqu'ici et cela faute d'expérience ; chaque jour je découvre quelque dépense folle, quelque nouvel objet d'économie. Autrefois je me servais de mouchoirs de poche blancs ; eh bien j'ai découvert que le lavage qu'ils nécessitaient en sus des mouchoirs de couleur équivalait à la valeur du tabac que je prends ; aussi je ne me sers plus que de mouchoirs de couleur, de sorte que j'ai pour ainsi dire mon tabac pour rien. Les grandes choses peuvent s'étudier sur les petites ; or ce n'est qu'avec l'esprit d'observation le plus exercé qu'on peut découvrir les objets sur lesquels on peut exercer l'esprit de réforme.

Quant à moi je réclame la faveur de régler les dépenses de l'année qu'on va prendre et je puis déclarer que je disposerai du trésor de l'état comme si c'était pour moi-même.

MR. DALY.—Je le crois bien ; eh ! moi aussi. Il me semble pourtant que ce travail devrait m'être confié, comme le plus ancien des ministres.

MR. SMITH.—Eh pourquoi cette discussion. Nous sommes tous animés du même amour du bien public ; ainsi pourquoi ne travaillerions-nous pas en commun ? Moi je déclare d'abord que je veux alléger de tout mon pouvoir les charges publiques. Je pense qu'il est urgent de faire des réductions considérables dans les dépenses. Il me semble que l'on pourrait abolir l'emploi de solliciteur général qui nous donne plus de tourment qu'il ne vaut ; la besogne pourrait être faite par les conseils ordinaires de la reine. Ce serait une économie de mille louis, sur un seul officier ; mais comme cette réduction compliquerait considérablement le travail du procureur-général on attacherait à cette charge pour surcroît de services, dépenses de bureau etc., un contingent de quinze cents louis en sus du salaire actuel. Par exemple le procureur-général ne recevrait rien comme conseiller exécutif ; autre économie de cent louis.

MR. VIGER.—Voilà qui est très-sage ; il est vrais que c'est une idée que j'ai eue depuis long-tems. Il n'y a qu'une chose qui me paraît obscure c'est l'addition de quinze cents.....

MR. SMITH.—Les frais de bureau dépasseront l'augmentation, j'en suis sûr ; je vous prouverai cela la plume à la main l'année prochaine.

MR. VIGER.—C'est bien possible ; c'est bien possible. Après tout, il n'y a que l'expérience... en toutes choses....

MR. SHERWOOD.—Voilà bien les hommes à systèmes. Comment, Mr. le procureur-général vous voulez retrancher mon emploi ; je conçois qu'il vous gêne quelquefois, hém ! mais les services rendus à l'administration, par un simple solliciteur-général, quoique moins bien rétribués ne sont pas d'un moindre prix que ceux d'un procureur....

MR. DALY.—(à part) Allons voilà la querelle qui va recommencer. Si l'on m'écoutait on fermerait à tout avocat la porte du conseil exécutif.

MR. SMITH. à Mr. Sherwood.—Mon cher collègue ne vous effrayez point. Si je retranchais votre emploi ce serait pour vous en donner un autre plus lucratif.

MR. SHERWOOD.—Et lequel s'il vous plaît ?

MR. SMITH.—L'on en créerait un ; rien de plus facile.

LE DOCTEUR.—Dites-moi, capitaine Higginson, ce que c'est que l'économie politique.

MR. HIGGINSON.—C'est la science qui pourvoit à la meilleure administration des états. Mais pourquoi me demander cela ?

LE DOCTEUR.—C'est que je croyais que Mr. le procureur-général faisait en ce moment de l'économie politique.

MR. SMITH.—Une autre réforme nécessaire dans le conseil serait de n'y admettre que des personnes qui aient pratiqué comme avocats dans les cours de justice. Les affaires seraient de beaucoup facilitées, car il nous faut prendre plus de tems pour expliquer entre nous la légalité d'une mesure qu'il n'en faudrait pour en étudier le fonds.

MR. DALY.—Nous ne nous accorderons jamais là-dessus et je prétends moi que l'on doit attribuer nos éternels différends à la présence d'hommes élevés dans la chancane. Mais il ne s'agit point de retrancher des ministres. Nous avons eu assez de peine à nous en procurer quelques uns ! J'ai, Dieu le sait, adressé assez de lettres dans tous les coins et recoins du pays, avant de rencontrer des personnes de bonne volonté !

MR. SMITH.—Hum. Il était difficile d'entrer au ministère avec certains gens. Hum !

MR. DALY.—Il ne s'agit point de tout cela, mais de faire marcher les affaires et de parler de la liste civile. Moi je propose une grande réforme ; ce serait de réduire le salaire de tous les ministres, de moitié. . . .

Messieurs PAPINEAU, SHERWOOD, SMITH, DRAPER, MORRIS.—Oh ! Oh ! Oh ! Quelle abomination ! Il est fou ! Il faut le faire résigner !...

MR. DALY.—Attendez un peu. On réduirait de moitié le salaire des ministres, mais la caisse publique se chargerait de leurs frais d'élection, de voyage etc.

Tous LES MINISTRES.—Bravo ! Bravo ! Hip ! Hip ! Hourra ! Daly n'a pas souvent des idées mais quand il lui en vient elles sont bonnes. A la santé du Mégantic !

MR. VIGER (à part.)—Vraiment je ne me suis jamais trouvé en si ennuyeuse compagnie ; il n'y a pas moyen de dire un mot. Tous ces hommes là sont trop jeunes ; ils ne songent qu'à leurs plaisirs, qu'à leurs vanités, qu'à leurs emplois ! (Haut.) Ah ! ça messieurs je crois que nous avons donné assez de tems à la table ; il serait bon de nous aller reposer afin de pouvoir demain recommencer nos travaux autour de la table du conseil.

Tous LES AUTRES CONVIVES, à l'exception du Gouverneur Général qui digère étendu dans son fauteuil et semble, sans en penser grand'chose, écouter ce que chacun dit :—A la santé de Monsieur Viger ! Vive le vénérable Mr. Viger ! Puisse-t-il toujours présider à nos travaux, nous aider de son nom et de son expérience,

MR. VIGER Sourit tour à tour à chacun, se lève de table et sort après avoir fait un profond salut à Son Excellence qui lui sourit aussi gracieusement que l'état de son visage le lui permet.

MR. SMITH.—Maintenant que notre président est parti me sera-t-il permis d'exprimer une opinion ? Entre nous je crois que si on pouvait l'engager à résigner toutes les difficultés s'applaniraient.

MR. DRAPER.—Je pense que sa position est inconstitutionnelle ; sa résignation serait vraiment un grand bien pour l'administration, la difficulté serait de l'y décider.

MR. SMITH.—Je m'en change. Je vais de ce pas le suivre et le préparer au sacrifice que nous attendons de lui. (Il sort.)

MR. DALY.—En voilà un par exemple qui je crois, nuit bien plus à l'administration que tout ce que l'opposition pourrait faire contre elle. Avant de l'avoir entendu en Chambre je le croyais vraiment bon à quelque chose, mais ses discours à boc et à bac, ses fanfaronnades m'ont révélé que c'est un cerveau creux et qui plus est vide.

MR. SHERWOOD.—Il m'a maintes fois donné des souleurs dont je tremble encore ; je ne comprends point ce qui le retient parmi vous. Celui qui pourrait le décider à renoncer à son siège au conseil aurait droit à la reconnaissance de tout le parti auquel j'appartiens.

MR. DALY, triomphant. Je suis votre homme. Serait-ce là le plaisir de Votre Excellence ?

Le gouverneur ne répond rien et sourit.

MR. DALY.—Qui ne dit mot consent. Il me paiera les peurs qu'il m'a données. (Il sort.)

MR. PAPINEAU.—Il me paraît, messieurs, que pour qu'une administration subsiste et acquière cette force sans laquelle elle ne peut produire aucun bien il faut que tous ses membres jouissent également de la considération publique, car on juge des uns par les autres ; or l'honorable monsieur qui vient de sortir est vraiment un homme respecté ; mais dont le caractère public ne vaut absolument rien. Il a vécu avec toutes les administrations et a survécu à toutes ! Il est urgent, selon moi de l'élaguer, tout en la plaçant d'une manière convenable.

MR. DRAPER, MORRIS, SHERWOOD, HIGGINSON.—Oui, oui, seul, Mr. Papineau, vous pouvez vous charger de lui faire sentir délicatement et comme il convient, l'embarras de notre position avec un ministre qui doit partager toutes les fautes que nous reprochons à nos prédécesseurs.

MR. PAPINEAU.—J'y cours. (Il sort.)

(La fin au prochain numéro.)